

LE
CORRESPONDANT

RELIGION — PHILOSOPHIE — POLITIQUE
HISTOIRE — SCIENCES — ÉCONOMIE SOCIALE
VOYAGES — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

SOIXANTE-NEUVIÈME ANNÉE

TOME CENT QUATRE-VINGT-SIXIÈME

DE LA COLLECTION

NOUVELLE SÉRIE. — TOME CENT CINQUANTIÈME

PARIS

BUREAUX DU *CORRESPONDANT*

14, RUE DE L'ABBAYE, 14

1897

Reproduction et traduction interdites.

HUYSMANS (J.-K.). La Cathédrale. La Salette. Lourdes. Notre-Dame de Chartres. 10 février. 457.

JOUBERT (Louis). Chronique politique. 10 janvier. 184. — 25 janvier. 382. — 10 février. 565. — 25 février. 785. — 10 mars. 987. — 25 mars. 1178.

KANNENGIESER (abbé A.). Le krach de l'anticléricalisme en Europe. Elections législatives de l'empire d'Autriche. 25 mars. 1009.

LACORDAIRE (R. P.). Lettres inédites à la princesse Borghèse, sur le rétablissement de l'ordre de Saint-Dominique en France. 10 janvier. 3.

LANZAC DE LABORIE (L. de.) Un soldat. Le maréchal de Castellane, d'après son journal intime. 10 janvier. 149. — Autour de Napoléon (*Napoléon et sa famille*, t. Ier, par Frédéric Masson. — *Une Famille militaire au dix-huitième siècle*, par le baron Joseph du Teil. — *Mémoires* de la comtesse Potocka. — *Souvenirs militaires* du baron de Bourgoing. — *Le Roi de Rome*, par Henri Welschinger). 25 février. 732. — A travers la Révolution (*La Captivité et la mort de Marie-Antoinette*, par G. Lenôtre. — *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur*, t. IV, par Edmond Biré. — *Mémoires* du colonel de Pontbriant. — Une fiancée de Napoléon: *Désirée Clary*, par la comtesse d'Armaillé). 25 mars. 1136.

LAPPARENT (A. de). Les chemins de fer en France et la fortune publique. 10 février. 397. — Le rôle du dessin dans l'éducation moderne. 10 mars. 856. — Le devoir de la concentration. 25 mars. 997.

Les Œuvres et les Hommes. 25 janvier. 364. — 25 février. 763. — 25 mars. 1147.

MEAUX (vicomte de). Un nouvel essai d'apologétique (*Chrétien ou agnostique*, par l'abbé Picart). 10 février. 536.

MIMANDE (Paul). L'Héritage de Béhanzin. I. 10 février. 429. — 25 février. 632. — Fin. 25 mars. 1028.

MORANE (Pierre). Au seuil de l'Europe. Les sectaires russes au Caucase. 25 janvier. 266.

NADAILLAC (marquis de). Colonies françaises et colonies anglaises. 10 mars. 867.

PARVILLE (Henri de). Revue des sciences. 10 janvier. 176. — 10 février. 557. — 10 mars. 977.

PERQUER (Albert). Une villégiature impériale au pays de Caux. 10 mars. 937.

PETIT (Eugène). L'Abyssinie et les intérêts français. 10 mars. 837.

Une nouvelle hagiographie. 10 mars. 986.

VANDAL (Albert). Les Arméniens et la réforme de la Turquie. 10 février. 575.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DU TOME CENT QUATRE-VINGT-SIXIÈME.

TABLE

DU TOME CENT CINQUANTIÈME DE LA NOUVELLE SÉRIE

(CENT QUATRE-VINGT-SIXIÈME DE LA COLLECTION)

1^{re} LIVRAISON. — 10 JANVIER 1897.

Le Rétablissement de l'ordre de Saint-Dominique en France. — Lettres inédites du P. Lacordaire à la princesse Borghèse.	
Malherbe. — Sa vie, son œuvre et son influence. — II, par M. le duc DE BROGLIE, de l'Académie française.	31
La Campagne présidentielle aux Etats-Unis. — Les Programmes et les hommes. — Bryan et Mac-Kinley, par M. le marquis DE CHAMBRUN.	61
Edouard de Cazenove de Pradine (1839-1896). — Correspondance et souvenirs. — I, par M. le comte BAGUENAUT DE PUCHESSE.	71
<i>Quò vadis</i> . — L'incendie de Rome. — L'arène. — Fragments traduits et adaptés du roman polonais d'H. Sienkiewicz. — II, par M ^{me} la baronne C. DE BAULNY, née Rouher.	91
La Conquête du bonheur. — I, par M. CHAMPOL.	115
Un soldat. — Le maréchal de Castellane, d'après son journal intime, par M. L. DE LANZAC DE LABORIE.	149
La Littérature inquiète. — Le Goncourtisme, par M. Henri CHANTAVOINE.	168
Revue des sciences, par M. Henri DE PARVILLE.	176
Chronique politique, par M. Louis JOUBERT.	184
Bulletin bibliographique.	195

2^e LIVRAISON. — 25 JANVIER 1897.

Gambetta et le matérialisme politique, par M. Jules DELAFOSSE, député.	197
Malherbe. — Sa vie, son œuvre et son influence. — III. — Fin, par M. le duc DE BROGLIE, de l'Académie française.	220
L'Enfermé. — La légende de Blanqui. — Un épisode de 1848, par M. Edmond BIRÉ.	245
Au seuil de l'Europe. — Les sectaires russes au Caucase, par M. Pierre MORANE.	266
<i>Quò vadis</i> . — Les jardins de César. — Episode de Lygia. — Le martyr de saint Pierre. — Fragments traduits et adaptés du roman polonais d'H. Sienkiewicz. — III. — Fin, par M ^{me} la baronne C. DE BAULNY, née Rouher.	289
Edouard de Cazenove de Pradine (1839-1896). — Correspondance et souvenirs. — Fin, par M. le comte BAGUENAUT DE PUCHESSE.	308
La Conquête du bonheur. — II, par M. CHAMPOL.	325
Les Œuvres et les Hommes, courrier de la littérature, des arts et du théâtre.	364
Chronique politique, par M. Louis JOUBERT.	382
Bulletin bibliographique.	394

3^e LIVRAISON. — 10 FÉVRIER 1897.

Les Chemins de fer en France et la fortune publique, par M. A. DE LAPPARENT.	397
L'Héritage de Béhanzin. — I, par M. Paul MIMANDE.	429

La Cathédrale. — La Salette. — Lourdes. — Notre-Dame de Chartres, par M. J.-K. HUYSMANS.	457
La Conquête du bonheur. — III, par M. CHAMPOL.	477
La Question Diana Vaughan, par M. le baron J. ANGOT DES ROTOURS.	528
Un nouvel essai d'apologétique, par M. le vicomte DE MEAUX.	536
La Littérature inutile. — La querelle des romanciers et des moralistes, par M. Henri CHANTAVOINE.	549
Revue des sciences, par M. Henri DE PARVILLE.	557
Chronique politique, par M. Louis JOUBERT.	565
Les Massacres arméniens et la réforme de la Turquie, par M. Albert VANDAL, de l'Académie française.	575

4^e LIVRAISON. — 25 FÉVRIER 1897.

Le Président de la République aux Etats-Unis, par M. Arthur DESJARDINS, de l'Institut.	597
L'Héritage de Béhanzin. — II, par M. Paul MIMANDE.	632
La Femme sous la loi anglaise, par M ^{me} M. DRONSART.	662
La Conquête du bonheur. — IV, par M. CHAMPOL.	692
Autour de Napoléon, par M. L. DE LANZAC DE LABORIE.	732
L'Exposition de 1900. — Les deux palais des Champs-Élysées, par M. le comte Alphonse DE CALONNE.	751
Les Œuvres et les Hommes; courrier de la littérature, des arts et du théâtre.	763
Chronique politique, par M. Louis JOUBERT.	785

5^e LIVRAISON. — 10 MARS 1897.

Vers le pôle. — Fridtjof Nansen, par M ^{me} M. DRONSART.	797
L' Abyssinie et les intérêts français, par M. Eugène PETIT.	837
Le Rôle du dessin dans l'éducation moderne, par M. A. DE LAPPARENT.	856
Colonies françaises et colonies anglaises, par M. le marquis DE NADAILLAG.	867
La Conquête du bonheur. — V, par M. CHAMPOL.	895
Une villégiature impériale en pays de Caux, par M. Albert PERQUER.	937
La Littérature inquiète. — La poésie obscure. — Le mallarmisme, par M. Henri CHANTAVOINE.	967
Revue des sciences, par M. Henri DE PARVILLE.	977
Une nouvelle hagiographie.	986
Chronique politique, par M. Louis JOUBERT.	987

6^e LIVRAISON. — 25 MARS 1897.

Le Devoir de la concentration, par M. A. DE LAPPARENT.	997
Le Krach de l'anticléricalisme en Europe. — Elections législatives de l'Empire d'Autriche, par M. l'abbé A. KANNENGIESER.	1009
L'Héritage de Béhanzin. — III. — Fin, par M. Paul MIMANDE.	1028
La Conquête du bonheur. — VI. — Fin, par M. CHAMPOL.	1064
Maurice Maeterlinck et son œuvre, par M. André DREUX.	1096
Les Quatrocrististes et les quarante <i>Fouquet</i> de Chantilly, par M. le comte Alphonse DE CALONNE.	1118
A travers la Révolution, par M. L. DE LANZAC DE LABORIE.	1136
Les Œuvres et les Hommes; courrier de la littérature, des arts et du théâtre.	1147
Au nom des jeunes filles, par M ^{me} MARY FLORAN.	1173
Chronique politique, par M. Louis JOUBERT.	1178

monde entier; il est parti ce prince charmant, ce sentimental aimant, ce fils tendre, ce frère affectueux qui télégraphiait de Schönbrunn si gentiment à sa sœur le jour de sa fête, le 7 septembre 1875 :

« *Meine herzlichsten Glueckwuensche zu deinem Mamenstage. Gott segne und beschuetze dich. Mama kuesz e ich die Haende* ».

« RUDOLF. »

Pour tromper sa douleur, pour respirer un air qui ne soit point saturé de sa tristesse et de ses amertumes, Élizabeth d'Autriche est souvent par voies et par chemins, campant tantôt en Grèce, tantôt en Algérie, hier à Biarritz, aujourd'hui au Cap Martin, mais, depuis 1875, Sassetot ne l'a pas revue. Son souvenir, après ces vingt années, y demeure néanmoins toujours vivant et son nom vénéré; partout on la suit; où qu'elle aille, la respectueuse sympathie des gens de Sassetot l'accompagne, et si jamais ces pages tombent sous les yeux de l'auguste souveraine, elles lui diront les traces aimables qu'a gravées, en caractères ineffaçables dans le cœur des Cauchois, la présence au milieu d'eux de la comtesse Hohenembs.

Elle est si profonde, cette empreinte, et la villégiature impériale a si bien fait époque dans notre région que, pour désigner l'année 1875, on dit communément encore de nos jours : « C'était l'année de l'impératrice. »

Alb. PERQUER.

Château de Sassetot-le-Mauconduit, 31 janvier 1897.

« Mes compliments du fond du cœur pour ta fête. Dieu te protège et te bénisse. Je baise les mains à maman. »

« RODOLPHE. »

LA LITTÉRATURE INQUIÈTE

LA POÉSIE OBSCURE. — LE MALLARMISME

Chez beaucoup de jeunes poètes d'aujourd'hui, il y a une vaine dépense de talent perdu. C'est très malheureux.

Quels sont ces jeunes poètes parmi lesquels il y en a tant d'appelés et si peu de lus? D'où vient leur illusion, qui leur est chère, mais qu'ils n'ont pas encore réussi à nous faire partager? Quels sont les maîtres qui ont agi sur eux et dont l'influence et l'imitation les ont quelquefois égarés? Quelle est la nouvelle idée, un peu étrange, qu'ils se sont faite et qu'ils ont voulu nous donner de la poésie? Pourquoi cette poésie nouvelle, trop souvent inquiète ou obscure, nous semble-t-elle moins originale que déconcertante, comme telle peinture et telle musique auxquelles nos yeux et nos oreilles s'accoutument si difficilement? Pourquoi enfin le public, et non pas seulement le gros public, mais celui des connaisseurs et des lettrés, se refuse-t-il à écouter cette poésie parce qu'il n'arrive pas toujours à la comprendre? J'essayerai de le dire ici, brièvement, sans dénigrement et sans complaisance.

Je signale à tous ceux qui s'intéressent au mouvement poétique de ces dernières années, et je me hâte de dire que ce mouvement est loin d'être sans importance, deux ou trois livres récents qui leur permettront d'en prendre une idée sommaire : *le Livre des masques*, de M. Remy de Gourmont — Portraits symbolistes, gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui, — avec les masques eux-mêmes, au nombre de trente, dessinés, d'un trait rapide et sûr, par M. F. Vallotton; *l'Essai sur le naturisme*, de M. M. Le Blond : Etudes sur la littérature artificielle et Stéphane Mallarmé, etc.; *l'Hiver en méditation ou les Passe-temps de Clarisse*, suivi d'un opusculé curieux sur Hugo, Wagner, Zola

et la poésie nationale, par M. Saint-Georges de Bouhélier. Il ne sera pas mauvais, pour compléter cette initiation nécessaire, de parcourir la collection du *Mercure de France* de l'année 1896. Il sera bon aussi, pour être au point et se mettre, autant qu'il est possible, en état de grâce, de ne plus penser à Lamartine, à Hugo, à Musset, à Vigny ou à M. Sully-Prudhomme, mais de relire dévotement, en attendant la foi et sans pouvoir d'ailleurs se la donner si on ne l'a point, une anthologie des poètes anglais du dix-neuvième siècle, *les Contes*, d'Edgar Poë, *les Fleurs du mal* et les *Paradis artificiels*, de Baudelaire (remarquez en passant que ce mot expressif : *artificiel*, revient deux fois déjà dans cette petite nomenclature); puis les OEuvres complètes ou au moins le Choix de poésies de Paul Verlaine; puis encore, et pour achever les rites préparatoires, les *Morceaux choisis*, Vers et prose, et les plus récentes *Divagations*, de M. Stéphane Mallarmé... Ce n'est pas tout, et j'en passe, mais la vie est courte; il est impossible de tout lire et de tout savoir.

Il faut mettre à part tout de suite, pour être juste, une élite de jeunes gens, les uns de la première et les autres déjà de la seconde jeunesse, qui ont donné, ou déçu, dans ces cinq dernières années, les plus belles espérances. Ce sont les maîtres du chœur des poètes d'à présent : M. Albert Samain, l'auteur de ce délicieux *Jardin de l'Infante*, trop peu connu; M. Henri de Regnier, le gendre de l'auteur des *Trophées*, le poète d'*Aréthuse*, de la *Sirène* et des *Flûtes d'avril et de septembre*; M. Emile Verhaeren, un Belge, l'auteur des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs*; M. Maurice Maeterlinck, un autre Belge, poète, dramaturge et tisseur de rêves; M. Francis Viélé-Griffin, un Américain, le poète des *Fleurs du chemin et Chansons de la route*; M. Ferdinand Hérold et ses amis de l'Almanach des poètes : MM. Gustave Kahn, Stuart Merrill, Francis Jammes, Albert Mockel, Robert de Souza, André Fontainas, Camille Mauclair et André Gide; M. Fernand Gregh, l'auteur de *la Maison de l'enfance*; les rédacteurs poétiques d'une petite revue toulousaine, *l'Effort*, qui mérite bien son nom, et, entre autres, les deux frères Magre, Maurice et André. J'en passe encore, bien entendu, mais il est difficile de n'oublier personne.

Ces jeunes gens nous ont rendu deux grands services dont il faut leur être reconnaissant. Ils ont fait entrer plus de rêve dans la poésie, donné plus de richesse, plus de souplesse aussi à la rythmique et plus de liberté à la versification. Ainsi, d'une part, ils se sont affranchis du joug trop étroit ou trop rigide de la froide raison : ils ont inventé de nouveaux caprices; et, d'autre part, ils se sont débarrassés des entraves lourdes et gênantes d'une prosodie trop

régulière et trop monotone, ils ont donné à l'oreille des surprises, des joies ou des inquiétudes qu'elle ne connaissait pas.

Parlons d'abord du rêve, ou, si vous aimez mieux, du vague, du « je ne sais quoi », dans la poésie. L'imagination et la sensibilité modernes ont des aspirations et des besoins que nos pères n'ont pas éprouvés. Nous sommes loin du temps où l'on disait, où l'on pouvait dire :

Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.

Cette pauvre et triste raison nous a tant déçus, nous la trouvons si pédante et si bornée, que nous n'avons plus en elle la même foi. Si Malherbe et Boileau, ces législateurs, si Ronsard lui-même et Du Bellay pouvaient lire deux ou trois pages, choisies entre les meilleures et les plus claires, de tel jeune poète contemporain, ils n'y comprendraient pas grand'chose, mais leur tort serait précisément de n'y rien comprendre. Il y a, de même, entre les opéras de Lulli, *Atys* (1676), *Armide* (1686) et *le Crépuscule des dieux*, des différences qu'il serait puéril de méconnaître et ridicule de trop déplorer. Que voulez-vous? En poésie comme en musique, le romantisme et, à sa suite, les littératures étrangères, l'Allemagne de Goethe, de Schiller et de Henri Heine; l'Angleterre de Shakespeare, de Byron, de Shelley et de Tennyson; Hamlet, prince de la mélancolie; et la rêverie du Nord, avec ses brumes qui ne veulent pas fondre au soleil latin; et tous les grands hommes de neige, Tolstoï et Ibsen, par exemple, qui nous sont venus de là-bas derrière le roi des Aunes; et les nixes, et les ondines, et les walkyries, et les gnomes, nous ont peu à peu envahis et subjugués.

La reine Fantaisie (elle avait eu déjà, notez-le, pour sujets intermittents, des poètes romantiques comme Victor Hugo, *Odes et Ballades*; Musset, *Fantasio*, *Mardoche* et *Namouna*; Gautier, *la Comédie de la mort* et *Albertus*) a reculé jusque chez nous les frontières de son grand royaume. Avec elle, la reine Mab, celle du *Mercutio* de Shakespeare, nous a visités. Sur son char attelé de grillons et suivi par les fées, elle est descendue des nuages; elle a foulé le sol gallo-romain de notre pays. Et ainsi, pour abrégé, l'imagination française, jusque-là plutôt gréco-latine, a pris son vol vers d'autres régions et d'autres idées que celles qui lui avaient été si longtemps familières. Apollon, dieu du jour et de la poésie, a vu s'élever en face de lui et parfois contre lui des dieux nouveaux...

Joignez à cela cet autre tour d'imagination non plus seulement

songeuse, mais soucieuse et inquiète, particulier aux époques de transformation et plus spécialement à la nôtre. Voici que le siècle touche à son déclin. Je ne sais pas s'il y en eut jamais de plus agité. Il a vu tant de ruines de toute sorte! Un nuage de tristesse s'est répandu depuis l'Année terrible sur « la douce France », et cette tristesse n'a pas encore été consolée. La plupart des jeunes poètes qui chantent aujourd'hui sont venus au monde à l'avant-veille ou au lendemain de 1870. Les malheurs, les humiliations et les inquiétudes de la mère-patrie ont pesé lourdement sur eux. On leur reproche souvent, et à tort, de n'être pas gais. Comment voulez-vous qu'ils le soient? Après les hivers trop longs et trop rigoureux, il y a presque toujours des printemps sans joie. « La vieille gaieté française » avait beau être robuste : elle n'a pu résister aux épreuves accumulées. Victor Hugo écrivait déjà dans le prélude des *Chants du crépuscule* (octobre 1835) :

De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes?
Tous les fronts sont baignés de livides sueurs,
Dans les hauteurs du ciel et dans le cœur des hommes,
Les ténèbres partout se mêlent aux lueurs.

Croyances, passions, désespoirs, espérances,
Rien n'est dans le grand jour et rien n'est dans la nuit,
Et le monde, sur qui flottent les apparences,
Est à demi couvert d'une ombre où tout reluit...

N'est-il pas naturel que le crépuscule encore plus trouble et plus douloureux du siècle finissant verse son ombre sur de jeunes âmes?

Nous aurions pu nous rassurer en disant à Dieu, comme les bons pèlerins d'Emmaüs à Jésus : « Seigneur, restez avec nous, car le soir tombe... et nous avons peur. » Mais nous n'avons pas voulu que Jésus restât avec nous. On nous a retiré le flambeau de la foi religieuse, on a cru que nous pourrions marcher seuls et nous cherchons notre route dans la nuit. Nous avons demandé à la science des clartés qu'elle n'avait pas. Nous avons cru, quelques-uns d'entre nous croient encore au progrès, à la liberté, et même à la démocratie. La liberté, « l'ange Liberté et le géant Lumière » devaient nous mener à la terre promise : nous n'en sommes pas encore au passage de la mer Rouge. Ce « géant Lumière », n'est-ce pas plutôt Adamastor, roi des tempêtes, et des tempêtes dans un verre d'eau, les pires de toutes, parce qu'elles sont les plus ridicules? On accuse trop volontiers les jeunes poètes de se désintéresser du mouvement de leur époque, de ne pas descendre dans la rue et de chanter pour eux ou pour quelques amis dans leur tour

d'ivoire. C'est que la poésie a été pour eux un dernier refuge. Ils ont roulé leur « maison du berger » sur la bruyère aride, mais parfumée, où croît encore la fleur de songe. Ils ont pleuré ou crié devant les cieux déserts et l'horizon noir. Je comprends leur rêverie, leur dégoût de l'action et leur solitude loin de la foule, loin de la prose, loin des spectacles assez décourageants que nous leur offrons tous les jours, tout en haut d'un Parnasse méprisant et ignoré, d'où leur voix n'arrive plus au reste du monde; je vois les causes et je leur sais même bon gré de leur fière mélancolie.

Peut-être, cependant, ont-ils été trop fiers de souffrir ainsi. Ils ont goûté un plaisir secret à nous exprimer leur souffrance, et, comme ils l'exprimaient assez souvent d'une manière obscure ou exagérée, au rebours des grands poètes, plus humains, qui les ont précédés, l'écho de leur plainte s'est un peu perdu. Ils se sont crus, ils étaient sans doute d'une essence trop fine pour se mêler au reste des hommes; ils se sont fait gloire de n'être que de purs artistes, des virtuoses dédaigneux et incompris. Le roman et la poésie d'analyse, qui leur présentaient, sous une forme séduisante, des âmes d'exception, passionnées et subtiles, sœurs de l'âme inquiète qu'ils sentaient en eux, les ont habitués au « culte du moi ». Leur sensibilité, nerveuse et malade, a subi la même crise que leur imagination. « Il y a des heures, écrivait Lamartine dans le commentaire de sa belle méditation : *le Désespoir*, où la sensation de la douleur est si forte dans l'homme jeune et sensible, qu'elle étouffe la raison. Il faut lui permettre alors le cri et presque l'imprécation contre la destinée! L'excessive douleur a son délire comme l'amour. Passion veut dire souffrance, et souffrance veut dire passion. » Musset disait encore :

Ah! frappe-toi le cœur : c'est là qu'est le génie!

Sans s'avouer peut-être qu'ils revenaient, en les exagérant, à leurs aînés glorieux, ou flattés de cette ressemblance qui leur donnait avec eux un air de famille, les jeunes esthètes contemporains ont songé que le pessimisme était un beau thème, et il a été pour quelques-uns une carrière : ils l'ont exploité avec une industrie joyeuse et facile qui était le contraire de la vocation. Ils ont frappé sur leur pauvre cœur à tour de bras, comme sur un tambour. On a trouvé qu'ils faisaient alors beaucoup de bruit.

L'ancienne lyre ne leur suffisait plus, ni l'ancienne prosodie, pour traduire des états d'âme si compliqués, et ils ont changé tout cela. Il y a du bon, commençons par le reconnaître, dans certains de leurs changements. L'ancienne prosodie, trop uniforme et trop

songeuse, mais soucieuse et inquiète, particulier aux époques de transformation et plus spécialement à la nôtre. Voici que le siècle touche à son déclin. Je ne sais pas s'il y en eut jamais de plus agité. Il a vu tant de ruines de toute sorte! Un nuage de tristesse s'est répandu depuis l'Année terrible sur « la douce France », et cette tristesse n'a pas encore été consolée. La plupart des jeunes poètes qui chantaient aujourd'hui sont venus au monde à l'avant-veille ou au lendemain de 1870. Les malheurs, les humiliations et les inquiétudes de la mère-patrie ont pesé lourdement sur eux. On leur reproche souvent, et à tort, de n'être pas gais. Comment voulez-vous qu'ils le soient? Après les hivers trop longs et trop rigoureux, il y a presque toujours des printemps sans joie. « La vieille gaieté française » avait beau être robuste : elle n'a pu résister aux épreuves accumulées. Victor Hugo écrivait déjà dans le prélude des *Chants du crépuscule* (octobre 1835) :

De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes?
Tous les fronts sont baignés de livides sueurs,
Dans les hauteurs du ciel et dans le cœur des hommes,
Les ténèbres partout se mêlent aux lueurs.

Croyances, passions, désespoirs, espérances,
Rien n'est dans le grand jour et rien n'est dans la nuit,
Et le monde, sur qui flottent les apparences,
Est à demi couvert d'une ombre où tout reluit...

N'est-il pas naturel que le crépuscule encore plus trouble et plus douloureux du siècle finissant verse son ombre sur de jeunes âmes?

Nous aurions pu nous rassurer en disant à Dieu, comme les bons pèlerins d'Emmaüs à Jésus : « Seigneur, restez avec nous, car le soir tombe... et nous avons peur. » Mais nous n'avons pas voulu que Jésus restât avec nous. On nous a retiré le flambeau de la foi religieuse, on a cru que nous pourrions marcher seuls et nous cherchons notre route dans la nuit. Nous avons demandé à la science des clartés qu'elle n'avait pas. Nous avons cru, quelques-uns d'entre nous croient encore au progrès, à la liberté, et même à la démocratie. La liberté, « l'ange Liberté et le géant Lumière » devaient nous mener à la terre promise : nous n'en sommes pas encore au passage de la mer Rouge. Ce « géant Lumière », n'est-ce pas plutôt Adamastor, roi des tempêtes, et des tempêtes dans un verre d'eau, les pires de toutes, parce qu'elles sont les plus ridicules? On accuse trop volontiers les jeunes poètes de se désintéresser du mouvement de leur époque, de ne pas descendre dans la rue et de chanter pour eux ou pour quelques amis dans leur tour

d'ivoire. C'est que la poésie a été pour eux un dernier refuge. Ils ont roulé leur « maison du berger » sur la bruyère aride, mais parfumée, où croît encore la fleur de songe. Ils ont pleuré ou crié devant les cieux déserts et l'horizon noir. Je comprends leur rêverie, leur dégoût de l'action et leur solitude loin de la foule, loin de la prose, loin des spectacles assez décourageants que nous leur offrons tous les jours, tout en haut d'un Parnasse méprisant et ignoré, d'où leur voix n'arrive plus au reste du monde; je vois les causes et je leur sais même bon gré de leur fière mélancolie.

Peut-être, cependant, ont-ils été trop fiers de souffrir ainsi. Ils ont goûté un plaisir secret à nous exprimer leur souffrance, et, comme ils l'exprimaient assez souvent d'une manière obscure ou exagérée, au rebours des grands poètes, plus humains, qui les ont précédés, l'écho de leur plainte s'est un peu perdu. Ils se sont crus, ils étaient sans doute d'une essence trop fine pour se mêler au reste des hommes; ils se sont fait gloire de n'être que de purs artistes, des virtuoses dédaigneux et incompris. Le roman et la poésie d'analyse, qui leur présentaient, sous une forme séduisante, des âmes d'exception, passionnées et subtiles, sœurs de l'âme inquiète qu'ils sentaient en eux, les ont habitués au « culte du moi ». Leur sensibilité, nerveuse et malade, a subi la même crise que leur imagination. « Il y a des heures, écrivait Lamartine dans le commentaire de sa belle méditation : *le Désespoir*, où la sensation de la douleur est si forte dans l'homme jeune et sensible, qu'elle étouffe la raison. Il faut lui permettre alors le cri et presque l'imprécation contre la destinée! L'excessive douleur a son délire comme l'amour. Passion veut dire souffrance, et souffrance veut dire passion. » Musset disait encore :

Ah! frappe-toi le cœur : c'est là qu'est le génie!

Sans s'avouer peut-être qu'ils revenaient, en les exagérant, à leurs aînés glorieux, ou flattés de cette ressemblance qui leur donnait avec eux un air de famille, les jeunes esthètes contemporains ont songé que le pessimisme était un beau thème, et il a été pour quelques-uns une carrière : ils l'ont exploité avec une industrie joyeuse et facile qui était le contraire de la vocation. Ils ont frappé sur leur pauvre cœur à tour de bras, comme sur un tambour. On a trouvé qu'ils faisaient alors beaucoup de bruit.

L'ancienne lyre ne leur suffisait plus, ni l'ancienne prosodie, pour traduire des états d'âme si compliqués, et ils ont changé tout cela. Il y a du bon, commençons par le reconnaître, dans certains de leurs changements. L'ancienne prosodie, trop uniforme et trop

sévère, avait quelque chose de raide et de guindé. Nos jeunes métriciens ont eu souvent la main plus habile et plus légère, l'oreille plus ouverte et plus fine que leurs devanciers; ils ont rajeuni à bon droit des rythmes oubliés et charmants; ils en ont inventé de nouveaux qui ne manquent pas d'harmonie. La phrase poétique et musicale se déroule chez les mieux doués avec une ampleur et une souplesse qu'il n'est pas permis d'ignorer. Ils ont donné plus de caprice et plus d'imprévu à la versification. Ouvriers diligents et hardis, ils se sont plu à chercher des accords de mots qu'on n'avait pas trouvés avant eux, et dont l'étrangeté n'a paru d'abord singulière que parce qu'on n'y était pas accoutumé, mais on s'y fera. Ils ont réagi avec succès, — pour préciser deux ou trois détails de facture, — contre le retour régulier des strophes symétriques, contre la rime trop riche, fastueuse et funambulesque, qui était surtout une partie de volant et un exercice de jongleur, bref, contre l'ancien joug, vraiment tyrannique, de lois et de coutumes surannées. Il leur a semblé que la chanson du vers,

L'éternelle chanson du vers harmonieux,

devait rappeler un peu la chanson du vent ou la chanson des oiseaux, et ils ont mieux aimé être des rossignols que des perroquets. Ils ont eu raison.

Ils n'ont pas toujours été raisonnables. Voici peut-être en quoi ils ont péché, par amour-propre, par imitation ou par excès d'indépendance.

Et d'abord, ils ne sont pas assez clairs. Expliquons-nous. On ne peut pas, on ne doit pas demander à la poésie de parler le langage des mathématiques.

On a beau se battre :

Deux et deux font quatre.

Ces deux vers connus ne sont pas tout à fait de la poésie : c'est une addition. Le premier tort de nos jeunes poètes a été de croire que la poésie, en général, pouvait se passer de dire avec précision ce qu'elle veut dire, et que leur poésie, en particulier, était dispensée de dire quelque chose, pourvu qu'elle parlât aux yeux par des mots éclatants ou nuancés, et à l'oreille par des musiques sonores ou assoupies. Les mots sont des signes qui expriment des pensées ou des sentiments. Le poète n'est ni un peintre ni un musicien : c'est une voix qui chante, et, si elle veut résonner en chacun de nous, elle doit éveiller en nous autre chose que des couleurs et des sons dont la trace brève ne saurait s'imprimer dans

notre esprit. Une plume n'est pas une guitare, ni un encrier une palette. « Allons ! bel oiseau bleu, chantez la romance à madame ! » Mais cette romance est presque une romance sans paroles, bien qu'elle soit l'œuvre d'un « parolier ». Vous savez ce qu'un poète a dit de la langue des vers :

... Elle a cela pour elle,
Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas,
Qu'elle nous vient de Dieu, qu'elle est limpide et belle,
Que le monde l'entend et ne la parle pas...

Qu'il ne la parle pas, évidemment; mais qu'il la comprenne ! Il ne suffit pas d'être à peu près inintelligible, par système ou par impuissance, pour être profond.

Autre chose. En bouleversant, je ne dis plus en rajeunissant, la prosodie, en confondant, à tort, les lois inutiles, les préjugés de l'oreille, avec les lois nécessaires, souveraines du rythme et maîtresses de l'harmonie, ces jeunes virtuoses ne se sont pas rendu service à eux-mêmes. Au lieu de perfectionner, comme ils l'auraient pu faire, la lyre ou la flûte, ils ont faussé, ils ont brisé à plaisir l'admirable instrument qu'ils avaient dans la main, et, leur beau jouet une fois détruit, ils ont battu des mains, comme des enfants. Ils ont crié que l'art était libre et la muse affranchie.

Hélas ! non. En remplaçant la rime par de vagues à peu près, en substituant l'assonance douteuse à la consonance mélodique, ils ont multiplié les fausses notes. Ils ont enlevé un attrait au métier et à l'art un mérite : celui de la difficulté vaincue; ils ont privé notre oreille d'une caresse. En substituant, d'autre part, le vers libre, le vers polymorphe et invertébré au vers légitime, ils sont revenus purement et simplement, — ce n'est pas plus une découverte de le dire que de l'avoir fait, — à la prose rythmée, qui n'est, après tout, qu'une variété de la prose, rien de moins et rien de plus.

Pour abriter mon autorité derrière une autre beaucoup plus considérable, je me permets de les renvoyer à cette note de Victor Hugo, dans la préface des *Odes et Ballades* (1824) : « S'il est utile et parfois nécessaire de rajeunir quelques tournures usées, de renouveler quelques vieilles expressions, et peut-être d'essayer encore d'embellir notre versification par la plénitude du mètre et la pureté de la rime, on ne saurait trop répéter que là doit s'arrêter l'esprit de perfectionnement. Toute innovation contraire à la nature de notre prosodie et au génie de notre langue doit être signalée comme un attentat aux premiers principes du goût. »

Ce n'est pas tout à fait la faute de ces jeunes gens. Si, pour le fond et pour la forme, ils n'ont pas toujours innové d'une manière

heureuse, c'est que leurs maîtres, leurs initiateurs et leurs guides, les ont gâtés. Trois, entre autres, ont exercé sur eux une influence que je crois funeste, et je vais en donner rapidement quelques raisons : Baudelaire, Verlaine et M. Stéphane Mallarmé. Avec Baudelaire, ils ont respiré le poison des *Fleurs du mal* et ce parfum dangereux, ce mauvais haschisch leur est monté à la tête. Avec Verlaine, pour lequel ils ont été trop indulgents, ils ont cru qu'un ruisseau d'absinthe pouvait tomber de la divine fontaine de Castalie et pris la « Fée verte » pour une dixième muse. Enfin, avec M. Stéphane Mallarmé, que la plupart, je le crains, seraient en peine de déchiffrer couramment, à première vue, ils se sont imaginé que, puisque son génie était obscur, ils devaient fuir eux-mêmes, comme un péril et comme un vice, la limpidité.

Je ne méconnaissais pas ce qu'il y a d'original et de capiteux dans le talent de Baudelaire. Je crois néanmoins que ces jeunes gens ont été trop séduits par l'étrangeté, souvent voulue et artificielle, de son œuvre, de sa personne et de sa vie. Dans leur bonne foi juvénile, dans leur besoin de glorifier « un grand méconnu », dans leur envie de réagir contre le goût plus sévère de leurs aînés, ils ont vu le poète des *Fleurs du mal* à travers la plus complaisante admiration. Les *Fleurs du mal* étaient un livre défendu dans les collèges. Ils l'y avaient lu, naturellement, pour la première fois, et ils aimaient à se souvenir de ce péché de jeunesse, comme d'un premier acte de virilité; ils préféraient ou ils affectaient de préférer la *Charogne au Lac*, au *Souvenir* et à la *Tristesse d'Olympio*. Ce qu'il y a d'avancé, j'allais dire de faisandé, dans le talent de Baudelaire ne leur répugnait pas autrement; ils respiraient là une des odeurs de notre décadence, et, quand le goût est affecté d'une certaine manière, il prend bientôt l'habitude de sa corruption. Le goût pour Baudelaire est une sorte d'occultisme littéraire, distingué mais dépravé, qui a étendu peu à peu ses ravages; on a brûlé de l'opium devant son buste, dans de petites chapelles où il eût été plus bourgeois, mais plus raisonnable, de brûler du sucre.

Puis Verlaine l'a détrôné. Le culte immodéré de Verlaine, dont certaines pièces demeurent belles et touchantes, a été une autre erreur, un autre engouement de nos jeunes poètes. D'abord célèbre dans quelques brasseries du quartier Latin et de Montmartre où il buvait volontiers entre deux « retraites », ce bohème altéré, génial et décousu, s'était imposé à l'admiration de deux ou trois esthètes très jeunes, très naïfs et très respectueux. La légende créée autour de lui, entretenue par lui-même avec un mélange de doux laisser-aller, de bonhomie cynique et de savoir-faire somnolent, ne nuisait pas à sa renommée. Quelques-uns de ses vers étaient charmants et pou-

vaient permettre de lui pardonner bien des choses. On lui pardonna tout, même le reste : c'était beaucoup; on le lut, on l'admira tout entier : ce fut excessif. Son *Art poétique* :

De la musique avant toute chose..

où il y a, d'ailleurs, deux ou trois strophes exquises et sages, est devenu le *credo* d'une école nouvelle qui n'a rien pris à Verlaine de son talent, comparable à celui de François Villon, mais qui, sans lui emprunter, je l'espère, toutes ses habitudes, a imité quelques-unes de ses folies. Le vague à l'âme, ingénu et sincère chez lui, mais tout factice chez d'autres, des *Poèmes saturniens*, la jolie couleur feuille-morte et dix-huitième siècle fané des *Fêtes galantes*, les sourires et les larmes de la *Bonne chanson* :

La lune blanche
Luit dans les bois;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée...

O bien-aimée,

les paysages et les aquarelles mélancoliques des *Romances sans paroles*, le mysticisme, ou plutôt la fièvre de religiosité, derrière des rideaux d'hôpital, de *Sagesse* : tout cela, depuis une dizaine d'années, a fait éclore des imitateurs sans nombre. Le pauvre Lélian a eu la postérité la plus tapageuse. Au lendemain de sa mort, on lui a fait une sorte d'apothéose...

M. Stéphane Mallarmé a, jusqu'à un certain point, hérité de Verlaine. Je ne m'explique pas encore, sinon par le charme réel de sa personne et de sa conversation, l'influence énorme qu'il a eue, qu'il a encore, bien qu'elle commence à baisser, sur les jeunes poètes contemporains. Il a donné lui-même à son dernier volume le titre expressif et inquiétant de *Divagations*. Je n'aurais pas osé le dire, mais puisqu'il l'a dit!... J'ai lu ces *Divagations* : elles m'ont plongé dans l'extravagance. J'ai lu aussi un autre livre de M. Stéphane Mallarmé, *Morceaux choisis*, — Vers et prose, — dont je vous parlais plus haut. Les premières pages sont écrites en clair, généralement; les suivantes exigent le long effort d'une application qui n'est pas toujours récompensée. Je ne ferai pas de nombreuses citations : vous croiriez que je me moque de vous ou que M. Stéphane Mallarmé s'est moqué de son public, ce qui est peut-être une force et un moyen. En voici une cependant : c'est un sonnet récent, à la date de cette année.

Anniversaire. — Janvier 1897.

Le roc noir courroucé que la bise le roule
 Ne s'arrêtera ni sous de pieuses mains
 Tâtant sa ressemblance avec les maux humains
 Comme pour en bénir quelque funeste moule.

Ici presque toujours si le ramier roucoule
 Cet immatériel deuil opprime de maints
 Nubiles plis l'astre mûri des lendemains
 Dont un scintillement argentera la foule.

Qui cherche, parcourant le solitaire bond
 Tantôt extérieur de notre vagabond —
 Verlaine? Il est caché parmi l'herbe, Verlaine.

A ne surprendre que naïvement d'accord
 La lèvre sans y boire ou tarir son haleine
 Un peu profond ruisseau calomnié la mort.

Il y a dans les *Morceaux choisis* et dans les *Divagations*, car M. Stéphane Mallarmé ne craint pas de se répéter (p. 111 des *Morceaux choisis* et p. 9 des *Divagations*) « une prose » qui a pour titre : *Frisson d'hiver*. Cette prose a un refrain, un *leitmotiv*, que je reproduis fidèlement : — « De singulières ombres pendent aux vitres des croisées. — Je vois des toiles d'araignées au haut des grandes croisées. — Ne songe pas aux toiles d'araignées qui tremblent au haut des grandes croisées. — Ces toiles d'araignées grelottent au haut des grandes croisées. » J'ai peur que les araignées elles-mêmes ne soient descendues de leurs toiles et des grandes croisées au haut desquelles elles grelottaient, dans le cerveau de la muse contemporaine, si j'ose m'exprimer ainsi. Je suis persuadé qu'elles n'y sont pas mal. Combien de temps y resteront-elles et jusqu'à quand nous prêterons-nous à être, nous aussi, des gobe-mouches?... C'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider.

On parle beaucoup en ce moment de la mévente de toute espèce de produits. La poésie ne s'est jamais bien vendue; mais ce n'était pas toujours sa faute : elle pouvait s'en prendre au public, prosaïque ou illettré, qui n'aimait pas assez son charme délicat, réservé au petit nombre des élus. Aujourd'hui, la faute en est presque toujours aux jeunes poètes eux-mêmes. On me pardonnera, en faveur de l'intention, cet article protectionniste où, avec un grand fond de bienveillance, j'ai dû exprimer quelques inquiétudes sur ce que Lamartine appelait « les destinées de la poésie ».

Henri CHANTAVOINE.

REVUE DES SCIENCES

Astronomie : A Nice et à Meudon. — La planète Mars. — Dernières observations. — Mers, continents, canaux. — La couleur rouge. — La vapeur d'eau sur Mars. — Pureté de l'atmosphère des régions boréales martiennes. — Physique du globe : La pluie en France. — Les régions où il pleut le plus et où il pleut le moins. — Influence de l'altitude. — Anomalies locales. — Différences entre le nombre annuel de jours de pluie et la quantité de pluie tombée. — Chimie : La composition des métaux de la Basse-Chaldée. — Les objets en cuivre des fouilles de Tello. — L'âge du cuivre précédant l'âge du bronze. — Il y a cinq mille ans. — L'or des sépultures chaldéennes et égyptiennes. — Pathologie comparée : A l'Académie de médecine. — La nervosité chez les animaux. — Chiens neurasthéniques. — Les fausses rages. — Psychologie des bêtes : Les chiens mendians. — Chien voleur. — Histoire d'un vieux cheval.

M. Perrotin, directeur, depuis 1886, de l'Observatoire de Nice et de l'Observatoire de montagnes du mont Mounier, par la grâce de M. Bischoffsheim, a récemment abandonné ce poste envié pour entrer à l'Observatoire physique de Meudon fondé par M. Janssen. Le voisinage de Paris et de l'Académie des sciences exerce son attraction sur les esprits les plus positifs. M. Perrotin a inauguré la nouvelle lunette de Meudon, sur la demande de M. Janssen, pour continuer les observations de Mars commencées à Nice. A Meudon, comme à Nice et au mont Mounier, les apparences ont été les mêmes. L'équatorial de Meudon a 0^m,83 d'ouverture, celui de Nice n'en avait que 0^m,76. L'augmentation du diamètre a permis de voir presque aussi bien à travers l'atmosphère parisienne qu'à travers l'atmosphère plus pure du mont Gros. M. Perrotin a résumé brièvement ses observations devant l'Académie des sciences dont il n'est plus éloigné que de 16 kilomètres.

Le globe de la planète Mars semble, au point de vue de l'aspect et de la couleur, pouvoir se subdiviser en quatre parties distinctes. Ces zones d'inégale hauteur et empiétant les unes sur les autres font le tour de l'astre en restant parallèles à l'Equateur. Deux d'entre elles comprennent les régions équatoriales. La première, de beaucoup la plus large (60 à 80 degrés en moyenne) s'étend surtout dans l'hémisphère boréal. C'est surtout la zone des singuliers canaux dont on doit la découverte à Schiaparelli. C'est aussi la portion de la surface